
Jean-Christophe Paoli - Printzipàles e pastori sardi. Origine e trasformazione di un allevamento ovino mediterraneo

Traduction Giovanna Dessi, Cagliari, Condaghes, 2018, 382 p.

Massimo Canali



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/economierurale/8698>

DOI : [10.4000/economierurale.8698](https://doi.org/10.4000/economierurale.8698)

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2021

Pagination : 93-96

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Massimo Canali, « Jean-Christophe Paoli - Printzipàles e pastori sardi. Origine e trasformazione di un allevamento ovino mediterraneo », *Économie rurale* [En ligne], 375 | janvier-mars, mis en ligne le 03 mars 2021, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/8698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.8698>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International - CC BY-NC 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

 Jean-Christophe PAOLI

Printzipàles e pastori sardi. Origine e trasformazione di un allevamento ovino mediterraneo

 trad. Giovanna Dessi, Cagliari, Condaghes, 2018, 382 p.

En lisant les pages d'un chercheur français qui décrit l'évolution des systèmes agro-pastoraux de la Sardaigne, un agronome italien ne peut pas s'empêcher de se souvenir de l'ouvrage extraordinaire de Maurice Le Lannou, le grand géographe du XX^e siècle, qui dans les années 1930 dévoua son énergie de jeune doctorant à des longs séjours d'étude sur cette île merveilleuse : un continent antique, discret et primitif au milieu de la mer Méditerranée, dont il nous a raconté avec lucidité scientifique et passion la cruauté et le charme de la nature, les paysages désolés et sauvages, la culture atavique et mystérieuse et la vie des gens, pauvre, impitoyable et dure comme les grandes pierres sombres des nuraghes. Pour voir apparaître une traduction italienne de son livre *Pâtres et paysans de la Sardaigne*, véritable pierre angulaire de la géographie humaine de cette terre, les Sardes ont dû attendre 30 ans après la publication par l'éditeur tourangeau Arrault, en 1941. De nos jours, Jean-Christophe Paoli, agroéconomiste corse de l'INRAE, rend l'hommage de publier directement en italien une version adaptée et mise à jour de sa thèse de doctorat en agriculture comparée, *Patrons et bergers sardes : origines et transformations d'un élevage ovin méditerranéen*, sous le titre : *Printzipàles e pastori sardi. Origine e trasformazione di un allevamento ovino mediterraneo*, aux éditions Condaghes de Cagliari (2018).

Le volume présente les résultats des recherches que J.-C. Paoli a conduites dans l'île entre 1992 et 1996, et plus récemment en 2017 et 2018. En suivant la méthode analytique développée par la

Chaire d'Agriculture Comparée de l'Agro de Paris, l'étude se déroule sur plusieurs niveaux : agro-écologique, historique, technique et socio-économique, le long des deux siècles derniers, qui ont connu la transformation de l'ancienne économie agropastorale sarde en moderne élevage ovin à lait spécialisé. Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur caractérise trois agroécosystèmes du paysage rural sarde : le *Logudoro*, zone des collines entre le centre et le nord-ouest de la région, où des plateaux volcaniques s'entrelacent avec des plaines sédimentaires, espace traditionnel de l'agropastoralisme non transhumant des *tancas*, les pâturages clôturés ; les montagnes du centre et de l'est, la *Barbagia*, formée par des hauts plateaux granitiques et schisteux couverts de forêts, maquis et pâturages féodaux et communaux, territoires des anciens bergers transhumants ; les plaines alluviales du sud, le *Campidano*, zone des typiques champs-ouverts méditerranéens, traversés par les troupeaux montagnards dans leurs migrations hivernales vers le sud-ouest et voués, au début du XIX^e siècle – époque choisie par J.-C. Paoli comme point de départ de son enquête – à la culture des céréales en rotation biennale avec les jachères.

Dans cette période, après un siècle de domination piémontais, l'agriculture sarde nous est décrite comme un système archaïque qui souffrait encore de la re-féodalisation imposée à la fin du Moyen Âge par les Aragonais. Selon un schéma connu, l'absentéisme des aristocrates permettait aux notables locaux, les *printzipàles*, de profiter de la perception des impôts et des autres fonctions publiques, de l'administration des tenures seigneuriales, ainsi que des rentes sur les terres et le bétail confiés en location, métayage, ou par bail à cheptel aux paysans. Les résultats de ce système de prélèvement fiscal et rentier sur une économie pauvre et arriérée étaient la misère extrême et généralisée, des rapports de productions écrasants, une distribution très inégale du foncier et une gestion

communautaire des terres contraignante et despotique.

Les équipements agricoles montrés par l'auteur avec des images éloquentes (et l'abondance d'illustrations, de schématisations graphiques, de tableaux récapitulatifs et de photographies dans le livre mérite sûrement d'être mentionnée) ne différaient pas de ce que nous pouvons voir encore dans certaines mosaïques romaines antiques. Ce cadre de marginalité partagé à l'époque par presque toute l'Europe méditerranéenne avait des connotations particulièrement désespérantes en Sardaigne, de par son isolement millénaire et le paludisme qui depuis des siècles infectait presque toute la population.

L'auteur décrit efficacement comment, dans cette économie primitive, le paiement des rentes et une grande partie des impôts en nature étaient depuis toujours monétisés par les classes dominantes à travers de considérables volumes d'exportations. Il estime qu'à la fin du XVIII^e siècle, les fromages ovins expédiés de tous les ports de la Sardaigne directement vers Marseille, Gênes, Livourne et Naples représentaient environ un quart du potentiel productif en lait des brebis sardes de l'époque, lorsque près d'un cinquième de la production céréalière était aussi exportée. La valeur totale des exportations de l'île, composée pour deux tiers de denrées agricoles, dépassait de quatre fois la valeur des importations.

Les réformes libérales mises en place au cours du XIX^e siècle, avec l'expropriation et la liquidation des fiefs et surtout des biens communaux, favorisèrent l'affirmation définitive des bourgeoisies rurales locales. La deuxième partie du volume nous montre comment la privatisation des terres, la clôture des pâturages et la déforestation furent conduites, dans les collines du *Logudoro*, par l'expansion des moyennes et grandes propriétés et la généralisation du paysage des *tancas*, en même temps que, dans les montagnes de la *Barbagia*, la propriété foncière allait être concentrée

par des grands éleveurs. Néanmoins, il y avait des communautés montagnardes encore caractérisées par des structures sociales peu hiérarchisées qui résistèrent à la privatisation des pâturages communaux. Au contraire, les pâturages hivernaux des *Campidani* furent la proie de notables absentéistes des villes, qui pouvaient aisément en tirer une rente par la location aux bergers transhumants.

La grande crise agraire des dernières décennies du XIX^e siècle traversa le mouvement de privatisation du foncier en poussant définitivement l'agriculture sarde vers la spécialisation dans la production ovine à lait. Le passage, analysé dans la troisième section du livre, fut soutenu par la baisse des prix des céréales et des laines et par la croissance des exportations de fromages de brebis vers les communautés d'émigrants italiens, de plus en plus nombreux dans le Nouveau Monde. Ces perspectives attiraient en Sardaigne les investissements des fromagers italiens et notamment des *pizzicaroli* romains : délogés de la capitale italienne en 1884 par une ordonnance interdisant le salage des fromages dans la ville, ils commencèrent à s'installer dans la région des *tancas*. C'était l'amorce du développement de l'industrie laitière sarde, s'appuyant, cas assez singulier, sur un produit portant le nom d'une autre région, le *pecorino romano*.

La nouvelle industrie destinée à transformer irréversiblement l'ancien pastoralisme sarde fleurit sur l'île pendant la première moitié du XX^e siècle en se combinant à la société et à l'économie locales. En réalité, c'était une greffe étrangère car les capitaux, le savoir-faire et le travail spécialisé continuaient de parvenir du continent et de créer une richesse qui se valorisait dans des marchés lointains. L'ouvrage nous montre comment les bergers des *tancas*, attirés par les anticipations payées par les industriels, cessèrent de produire du fromage et livrèrent tout leur lait aux centres de première transformation du *pecorino romano*, qui se multipliaient par centaines

sur le territoire. C'était la base d'une pyramide industrielle, qui avait, à l'étage supérieur, quelques dizaines d'unités de salage et affinement et, au sommet, une demi-douzaine de grands commerçants. Ceux-ci monopolisaient les ventes finales de la production de l'île destinées pour deux tiers aux marchés américains et pour presque tout le reste au continent.

Seuls les grands éleveurs des *tancas* produisaient artisanalement du *pecorino romano* en réalisant tout le cycle de transformation de leur lait et en vendant le fromage à l'étranger à travers les livreurs industriels. La production artisanale des fromages d'origine locale, notamment le *fiore sardo*, un fromage de brebis au lait cru, restait le domaine des éleveurs transhumants de *Barbagia*, qui ne pouvaient pas produire du *romano* avec les troupeaux en mouvement. Néanmoins, cette filière artisanale dépassait en quantités produites celle du *pecorino romano* et réalisait un tiers des ventes en exportant vers l'Italie du Sud.

L'analyse de J.-C. Paoli dévoile comment les bergers sardes ont pu finalement s'affranchir d'une pauvreté jusqu'ici invincible, en s'emparant des terres de leur île et d'une industrie venue d'ailleurs. Ce parcours se déroule tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle. Il représente la partie la plus originale de la recherche, où l'auteur compose habilement les nombreux éléments d'une mosaïque complexe à partir de la transformation industrielle du lait de brebis et du développement des fromageries coopératives¹ qui dans les années 1950 permettent aux bergers d'obtenir des prix du lait proportionnés aux cours du marché du *pecorino romano*. Au niveau social (4^e partie du livre), l'émigration vers le continent et l'exode rural qui accompagnent l'essor de l'économie italienne de l'après-guerre érodent le pouvoir des *printzipàles*, avant que les ouvertures des nouvelles politiques foncières, menées par le gouvernement national et

par le soutien solide des administrations régionales aux investissements agricoles, bouleversent des rapports de force séculaires.

Les conditions sont ainsi réunies pour permettre aux bergers de déclencher la grande transformation de l'agropastoralisme sarde autour des années 1970 (5^e partie du livre). Celle-ci s'est concrétisée par ce que l'auteur appelle « révolution » fourragère (c'est-à-dire une diffusion systématique des prairies artificielles de céréales et légumineuses pour le pâturage hivernal et la fenaison en fin de printemps) et qui a amené la stabilisation de l'élevage ovin en y incluant toute forme de transhumance, l'amélioration génétique de la race sarde ainsi que l'essor de la production fromagère. Elle se stabilisera dans les années 1990 à 60 000 tonnes par an dans l'île, avec le support des politiques de promotion commerciale et d'appellation d'origine protégée.

Ces changements ont poussé la spécialisation de l'agriculture sarde de manière intensive jusqu'à concentrer dans l'île, aux premières décennies du XXI^e siècle, 3,5 millions de brebis (presque la moitié du cheptel ovin italien). Ils ont également permis au *pecorino romano* d'être le fromage ovin le plus exporté au monde. Cependant, ils n'ont pas aidé les bergers à contrôler leurs marchés, à contraster la baisse progressive des prix laitiers – avec une croissance de productivité frénétique mais peu efficace pour leurs revenus –, et à une concentration de la production dans un nombre d'élevages de plus en plus réduit.

Comme l'auteur le souligne dans la dernière partie de son étude : « la révolution technique [...] a libéré l'élevage des anciennes contraintes climatiques, permettant la stabilisation des bergers [...], mais les effets ont été affaiblis par [...] le paradoxe de cette modernisation. Les gains rapides de la productivité laitière n'ont pas mis fin à la valorisation médiocre de la production fromagère ovine sarde [...] et les bergers [...] n'ont

1. 3^e partie, chapitre 10.

NOTE DE LECTURE

jamais réussi à contrôler la commercialisation des fromages [...]. Il y a 20 ans, l'on croyait que cette profession, grâce au secteur coopératif et similairement à d'autres régions productrices de fromages typiques, aurait entrepris une politique d'auto-contingentement et de contrôle des flux pour soutenir les prix. Ce n'était pas le cas [...]. Mais cette

situation anticipe un nouveau recul dans le nombre des exploitations, alors que l'emploi, surtout dans les zones rurales, est faible. » Est-ce que les bergers sardes sauront enfin orienter ce système laitier vers une valorisation des produits à leur avantage ?

Massimo CANALI
Université de Bologna